

Marlène Albert-Llorca, *Les Vierges miraculeuses.
Légendes et rituels*

Paris, Gallimard, 2002, 232 p. (illustr.) (coll. « Le Temps des images »)

Isabelle Saint-Martin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/769>

DOI : 10.4000/assr.769

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2003

Pagination : 63-170

ISBN : 2-222-96739-2

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Isabelle Saint-Martin, « Marlène Albert-Llorca, *Les Vierges miraculeuses. Légendes et rituels* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 124 | octobre - décembre 2003, document 124.1, mis en ligne le 24 octobre 2005, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/769> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.769>

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

I. – COMPTES RENDUS D'OUVRAGES

124.1 ALBERT-LLORCA (Marlène).

Les Vierges miraculeuses. Légendes et rituels. Paris, Gallimard, 2002, 232 p. (illustr.) (coll. « Le Temps des images »).

Si l'histoire des apparitions a suscité récemment encore d'importants travaux (voir notamment S. Barnay, P. Boufflet et Ph. Boutry, W. Christian, R. Harris), celle des statues promenées en procession, miraculeuses ou non, demeure, pour la période contemporaine, moins étudiée. L'historien l'aborde par les aspects de la religion dite populaire dans une de ses approches qualifiées fréquemment dans le langage courant de « superstitions ». L'historien de l'art – et l'auteur le note même à propos de son champ d'investigation : l'Espagne – ne sait que faire de ces œuvres qui, sont parfois à mi-chemin de la statuaire et du mannequin de confection, voire d'un simple tronc posé sur des cerceaux de bois. Ce n'est pas un des moindres mérites du beau livre de l'anthropologue M.A.-L., professeur à l'université de Toulouse-Mirail, publié dans une collection richement illustrée, que de nous faire entrer dans l'intimité de ces vierges miraculeuses, de ces « Reines des cités ». Les pages qu'elle consacre aux caméristes qui prennent soin de leur acheter parfums et laits de beauté, retrouvant là d'anciens usages signalés déjà à l'époque du Concile de Trente, nous font pénétrer de plain-pied, par la finesse des entretiens, dans un univers dont il faut nous rappeler qu'il n'est lointain ni dans le temps ni dans l'espace. C'est de l'Espagne contemporaine qu'il s'agit (les entretiens ont été menés dans les années 1990) et des phénomènes similaires ont été attestés en leur temps en France et dans nombre de pays européens même si, pour la cohérence de l'enquête, l'observation s'est attachée à la Catalogne et au pays de Valence où ces pratiques sont plus que jamais vivantes.

Posant les bases géographiques de son propos, l'A. prend soin dans un premier temps de rappeler également la distinction avec une analyse d'iconographie mariale au sens strict, (le « vrai portrait » que les estampes entendent ici dresser est celui de la statue de X ou de Y et non seulement celui de la mère de Dieu). Si le pouvoir de ces statues, et l'hommage qui leur est fait, relèvent bien de la logique de l'honneur rendu au prototype, elles sont aussi fortement individualisées comme la vierge de tel ou tel lieu. Le rapport à la question de l'apparition est finement étudié à la fois dans sa différence car il s'agit là d'« invention » d'une statue, qui, trouvée miraculeusement, ne réclame en principe pas autre chose qu'un sanctuaire, et dans les liens indirects qu'entretiennent les deux phénomènes. Pour les imagiers, en effet, l'iconographie de l'invention et celle de l'apparition restent très proches. En outre les destructions de certaines statues par les iconoclastes (notamment en 1936 où se jouent des épisodes très similaires à ce qu'a connu la Réforme) incitent à en reconstruire une nouvelle en conservant un morceau de la première, à la manière d'une relique. De plus, le jeu du caché/dévoilé, qui accompagne une part essentiel des rites et du légendaire de ces statues, favorise la tendance latente à confondre invention de la statue et apparition. Miraculeuses, ces vierges ne le sont pas seulement par leur découverte mais encore par la protection qu'elles assurent à un territoire dont elles sont la patronne, « jardin de la vierge », selon l'heureuse expression que précise l'A. marquant par là que ce territoire devient un lieu de contact entre ce monde et l'autre. La lutte entre deux cités, l'une du pays de Valence, l'autre déjà plus castillane, autour de la même statue permet de préciser le processus d'individualisation fortement marqué non pas tant par l'œuvre elle-même, qu'elle soit comprise comme

tombée du ciel ou œuvre d'artisan, que par les dons de vêtements, bijoux, cheveux qui donnent corps à la « communauté imaginée ». Ici le rapprochement que fait l'A., en notes, avec les fétiches africains rend bien compte de l'appropriation par les cités de « leur vierge » dont la fabrication de la couronne, assemblage de dons divers, est un élément emblématique.

Toutes ces marques d'habillages et d'individuation qui, l'A. en offre des exemples, peuvent donner à penser que la statue bouge, maigrît, réagit, bref se comporte comme une personne vivante, ont suscité les réserves du Concile de Trente et plus encore de synodes ultérieurs qui rejettent les habits profanes et prônent même clairement des statues dont les vêtements sont sculptés ou mieux encore des peintures. Ces recommandations et interdits n'ont pourtant guère influé sur les pratiques dont l'A. souligne la vivacité alors que dans l'Espagne postfranquiste la chute de la fréquentation dominicale se poursuit. Messe et procession ne relèvent pas de la même logique ; pas plus que la vierge, reine de la cité, ne saurait se réduire aux attributs de la mère de Dieu. Dans un dernier chapitre, pour lequel il manque peut-être une ou deux pages de transition, l'A. passe de la statue aux estampes qui en diffusent le vrai portrait et souligne un thème spécifique de l'iconographie mariale, ici exalté, celui de la Vierge au buisson d'épines. L'interprétation renvoie soit à l'arbre sec de Judée dont jaillit, miraculeuse, une rose, soit au buisson ardent qui brûle et ne se consume point, autre image de la vierge mère. Filant la métaphore de la rose et des épines, elle en montre les liens avec la pudeur des jeunes filles dont les habits sont hérissés d'épingles. Or en bien des rituels précisément la Vierge est considérée et traitée comme une jeune fille, en témoigne la longue chevelure bouclée dont elle est parée, et la manière dont on l'habille tend à faire disparaître son fils qui se confond avec elle. Ce statut de jeune fille idéale, vêtue parfois en mariée, éclaire encore d'une autre façon sa place dans les rites de passage des garçons et filles de ces cités.

Au fil de ces pages, l'A. ne se contente pas de faire revivre ces rites et fêtes mais s'attache toujours au sens des représentations et des pratiques. L'approche est ici attentive à restituer les sous-bassements des discours des acteurs et à mettre en valeur les enjeux sociaux et politiques des identités locales qui s'affirment par ce biais, et ne relèvent pas seulement d'un attachement à une mentalité magique. Pour autant elle ne gomme pas dans son étude de ces pratiques la dimension d'accès au surnaturel et la recherche d'une certaine forme de religiosité

mystique, laquelle apparaît sans doute encore davantage aujourd'hui dans d'autres expériences liées aux nouvelles images miraculeuses (vierges ou christs pleurant ou saignant) qui ne reposent pas sur l'appartenance à une même communauté locale.

Isabelle Saint-Martin.

124.2

BECKER (Annette),
DELMAIRE (Danielle),
GUGELOT (Frédéric), éd.s.

Juifs et chrétiens : entre ignorance, hostilité et rapprochement (1898-1998) ? Villeneuve d'Ascq, Édition du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, 2002, 254 p. (bibliogr.) (coll. « Travaux et Recherches »).

Cet ouvrage rassemble les contributions à un colloque organisé en novembre 1998, à l'Université de Lille 3. Il est composé de quatre parties correspondant aux différentes étapes du rapprochement entre juifs et chrétiens et d'une cinquième partie qui est le compte rendu d'une table ronde réunissant des acteurs pionniers des relations judéo-chrétiennes.

La première partie, intitulée « la découverte de l'autre », traite de la fin du XIX^e siècle aux années 1920. Elle est marquée par l'affaire Dreyfus et un antisémitisme catholique majoritaire. Les positions de l'Église catholique et en particulier du Vatican, avec Pie IX, évoluent à la fin du XIX^e siècle vers l'affirmation de l'antisémitisme et la diffusion de la thèse du complot juif contre le catholicisme (G. Micolli). Il y eut cependant une « poignée de catholiques dreyfusards » qui dans leur lutte contre l'antisémitisme se basent à la fois sur la Déclaration des Droits de l'Homme et sur les arguments religieux de la filiation du christianisme à l'égard du judaïsme et dénoncent les accusations fantaisistes comme celles de la profanation d'hostie (D.D.). Du côté protestant, le philo-sémitisme d'un nombre significatif de protestants au tournant du siècle, découle davantage d'une mémoire des persécutions, d'un sens de la justice et du sentiment d'être eux-mêmes menacés que d'une réelle connaissance du judaïsme et de ses écrits (P. Harismendy). Parmi les précurseurs catholiques du philo-sémitisme, comme Leon Bloy, la réhabilitation du peuple juif n'est pas sans ambiguïtés. Les Maritain, l'abbé Journet et le Père Menasse, héritiers de Bloy, reprennent à leur manière cette vision du « mystère d'Israël » (Ph. Chenaux). Du côté juif, cette période est marquée par l'adoption d'une façon occidentale-chrétienne de s'approprier le temps. L'*Aufklärung* juive va